

Les « Enfants de Bourguiba » grandissent dans leurs villages

par

J. G. MAGNIN

Il y a deux ans, en cette même revue (1), paraissaient quelques réflexions sur les Villages « d'enfants de Bourguiba ». L'œuvre sortait à peine des langes et, à cette époque, nous la présentions avant tout comme une réponse adéquatement créée par la Tunisie à un problème social urgent.

Depuis cette date, deux années ont passé, pleines d'expériences et de réflexions. Les ajustements qu'elles ont suggérés aux responsables et aux éducateurs méritaient une reprise du sujet. Peut-être l'observateur du dehors y peut-il trouver davantage encore : une sorte de test symbolique sur la façon dont le Pays pense son avenir. Car tout le monde en Tunisie sent ou sait que le problème de la jeunesse, dans son orientation et ses préparations, est un problème fondamental. A tous les étages de sa hiérarchie sociale, le pays attend les hommes capables de faire vivre les institutions qu'il se donne. Or, depuis l'Indépendance, est-il beaucoup d'enfants tunisiens sur lesquels on se soit penché avec tant de persévérance, de sollicitude et de méthode ? Il est donc légitime de chercher à travers le sort de ces déshérités devenus presque des privilégiés, une ligne de pensée, une recherche, caractéristiques de la Tunisie actuelle.

Disons-le tout de suite : quand il revient au contact de l'Œuvre, l'observateur ne tarde pas à constater que l'axe des

(1) Cf. IBLA, 4^e trimestre 1956, n^o 76, pp. 387-414 : « Au service de l'enfance abandonnée ».

J. G. MAGNIN

préoccupations a changé, très normalement. Ce qui était un problème de sauvetage est devenu une question de reclassement social. La nation avait assumé des pupilles, elle se préoccupe maintenant d'en faire des citoyens valables, des hommes intégrés dans la vie normale. Et, comme on pouvait s'y attendre, elle constate aussitôt qu'il est plus facile de les prendre en charge que de les rendre à l'existence commune. Nous retrouverons donc partout dans les Villages et chez les responsables, la préoccupation dominante de tout ce qui prépare la sortie des jeunes et leur entrée dans le monde des adultes : au premier chef, celle de leur orientation et de leur formation professionnelles. L'évolution est logique, mais notons que l'impulsion vient de haut : plus d'un détail concret nous a fait sentir que le Président BOURGUIBA, en couvrant ces enfants de son propre nom, a effectivement et personnellement assumé le souci de leur avenir...

Après quelques brèves remarques sur l'organisme administratif patiemment mis au point, sur les cadres et la croissance des Villages, nous referons le même circuit qu'il y a deux ans, à Ben-Metir et Oued-Mellegue en y adjoignant le gros Village d'El-Oudiane. Puis nous consacrerons un dernier paragraphe au Centre des Apprentis de Tunis.

*
**

L'organisation très centralisée des laborieux débuts a fait place à un système plus souple, qui donne davantage de personnalité aux Villages. A l'intérieur d'une « Direction à la Jeunesse et aux Sports », les Enfants de Bourguiba dépendent du Chef de Service préposé à l'ensemble des mouvements de Jeunesse. Trois bureaux se répartissent les affaires : Inspection et Personnel, — Bureau de l'Enfance, auquel incombe le souci du matériel et de l'intendance, — Service social, enfin, qui assure les enquêtes et les relations avec les familles.

En 1958 a été créée une « Association d'Assistance à l'Enfance » où entrent des bienfaiteurs privés à côté du Directeur à la Jeunesse et de ses Chefs de service. Cette association se sous-délègue une section locale au niveau de chaque Village. Dans cette section, le Directeur du Village et son économiste col-

laborent avec des personnalités de la région. Les sections administrent le budget des enfants de façon autonome, sous le contrôle de l'Association centrale.

Cette décentralisation simplifie les démarches administratives. Mais elle a aussi un but financier : les ressources de l'Association sont en effet limitées. Le milliard du Fonds de l'Enfance, dont elle dispose en grande partie, est déjà un très bel effort pour un pays comme la Tunisie. Mais il suffit difficilement à entretenir les Villages et à leur procurer des cadres à peine suffisants : ces derniers n'appartiennent pas en effet à l'Administration, et, jusqu'à ce jour, leurs traitements incombent entièrement au budget de l'Association. Il est donc très utile de soulager celui-ci par le produit des ateliers dans les Villages, ainsi que par l'effort local des populations, dans les Gouvernorats intéressés. Ce sont en effet les deux objectifs de ces sections, qui jouissent par conséquent d'une assez large autonomie financière. Elles procèdent elles-mêmes sur place aux achats de denrées périssables, et vendent les objets fabriqués par les enfants : la confiance qui leur est ainsi accordée, comme aux Directeurs, a eu les meilleurs résultats : le prix de revient de la journée a baissé. De même, l'expérience acquise par les Directeurs au cours de ces premières années leur permet-elle de faire œuvre plus personnelle à l'intérieur de leur Village. Cependant l'appui financier, technique et administratif de l'Organisation centrale maintient nécessairement une étroite liaison et dépendance par rapport à la Direction de Tunis : le personnel éducateur et ouvrier, l'admission ou le renvoi des enfants, les programmes, toutes les créations ou dépenses sortant du strict budget alimentaire quotidien en relèvent directement : les Villages ne sauraient avoir personnalité civile.

Leur encadrement a peu subi de modifications. Nous avons retrouvé les Directeurs de Ben-Metir et d'Oued-Mellegue restés fidèles à leur poste depuis deux ans sans désespérer : quand on songe aux nécessités d'un mouvement en pleine expansion, cette continuité vaut d'être soulignée pour sa valeur au plan éducatif.

Le temps a fait son œuvre de sélection parmi les moni-

teurs : les créations nouvelles ont donné leurs chances aux meilleurs. Ils ont pu d'ailleurs se perfectionner au moyen de stages, trop brefs à leur gré, mais dont plusieurs se sont accomplis à l'étranger auprès de réalisations modèles de Suisse ou d'Amérique. Néanmoins, en Tunisie comme en Europe, le métier d'éducateur reste un problème épineux. D'une part, il exige une qualification qui ne se réduit pas à une technicité, et qui s'exprime donc difficilement en indices administratifs. Par ailleurs, il appartient au premier chef à la catégorie de ces métiers qui « mangent » leurs hommes, soit qu'il les épuise, soit qu'il les décourage. Honneur aux dévoués qui persévèrent ! Leur statut, longtemps différé, va sous peu encourager leur profession en la stabilisant, par son intégration progressive dans la fonction publique. Le prochain budget fera apparaître les premiers signes de cette transformation, indispensable après la période héroïque des débuts. Par cette mesure, les dirigeants du pays manifestent leur volonté de fonder, en leur procurant des bases administratives solides, l'avenir des Villages. Des pays à haut niveau de vie, comme la Suisse et les U.S.A., n'ont-ils pas, eux aussi, leurs Villages d'enfants ?

Les fondations se sont multipliées en deux ans : neuf Villages, 2.500 pupilles constituent un beau chiffre, si l'on évoque les multiples difficultés à vaincre : locaux et cadres surtout, problèmes éducatifs, administratifs, et financiers aussi... Cependant, l'aspect numérique n'est pas celui qui doit nous retenir. L'œuvre s'est plus approfondie qu'elle ne s'est étalée en surface, et il faut voir là un signe de santé. Retenons les paroles que nous disait, en avril 1958, M. Hassib BEN AMMAR, alors Directeur de la Jeunesse : « Nous avons abrité, nourri et vêtu ces petits abandonnés. Ce n'est pas négligeable. Mais, à ce stade, nous pensons avoir peu fait encore : des devoirs plus graves nous requièrent maintenant, problèmes d'équilibre affectif de ces enfants, et surtout problème de leur intégration dans la société... »

La répartition même des Villages en porte le souci : autant que possible, on a évité les agglomérations d'enfants trop importantes, pour spécialiser chacune d'entre elles selon l'âge, le niveau d'instruction, le genre de formation recherché.

Ainsi Oued-Mellegue (300 enfants), n'a que des élèves d'âge scolaire normal, sauf la petite section agricole que permet le jardin qui lui est annexé. Il en sera question plus loin.

Ben-Metir ne comprend plus que 400 pupilles. Parmi ceux-ci, une forte proportion reçoit une formation professionnelle dans des ateliers d'ustensiles en aluminium, de vannerie, de poterie et de menuiserie. Nous aurons l'occasion d'en parler aussi.

El-Oudiane est le plus gros centre, du fait des possibilités exceptionnelles qu'offrent les bâtiments. 56 % des 887 enfants sont scolarisés. Les autres apprennent la mécanique de base, la menuiserie et l'électricité.

Oumm-Dhouil est le principal centre à vocation agricole, depuis la suppression du Village de Kasserine. On y a regroupé 150 aînés (de 16 à 20 ans) que leur faible niveau d'instruction n'a pas permis d'orienter autrement. Bien à contre-cœur : l'expérience de Kasserine a en effet démontré l'extrême difficulté qu'il y a à orienter vers l'agriculture les enfants des Villages. Le très grand nombre a été habitué dès l'enfance à une ambiance citadine : ils manifestent à leur façon cette vérité connue que le « retour à la terre » est un luxe pour gens cultivés... Sauf rares exceptions, dues à un atavisme ou à des souvenirs d'enfance, rien dans leur imagination ni dans leur sensibilité ne les dirige vers l'agriculture : le métier est sans prestige, et on lutte malaisément contre un tel préjugé. De plus, le contrat d'apprentissage n'y étant pas en usage, il est impossible d'en utiliser les clauses comme on le fait couramment dans le cas des métiers citadins, pour alimenter les perspectives d'avenir. Enfin, constatons que la forte ambiance de vie communautaire à laquelle le Village les a accoutumés, les perfectionnements pourtant modestes de leur existence matérielle, les rendent inaptes à reprendre le style de vie fruste et individualiste des campagnes tunisiennes. Ajoutons la difficulté de trouver pour ce genre de formation professionnelle un encadrement à la fois technicien et éducateur.

En dépit de ces difficultés, le Village d'Oumm-Dhouil est une belle réussite sur laquelle nous aurons l'occasion de revenir un jour : sur le plan de l'éducation personnelle pour les

jeunes, et sur celui de la rentabilité agricole pour la mise en valeur, les résultats sont nettement positifs. Le point d'interrogation reste posé quant à la future intégration de ces jeunes dans l'économie agricole du pays : mais nous rencontrons ici un problème qui dépasse largement le cadre des Villages.

Smindja (190 enfants) est exclusivement un centre de formation professionnelle de type normal. L'enseignement dans ce centre est pris entièrement en charge par le Secrétariat d'Etat à l'Education Nationale. Suivant intégralement les programmes officiels, il forme des ouvriers du bâtiment, des forgerons, des menuisiers : leur placement, au terme des études, rencontrera donc les problèmes classiques, qui sont ceux de tous les enfants sortant des écoles similaires.

A Zaghouan (300 enfants), Village en formation, se préparent des ateliers pour la formation d'ouvriers du cuir, de l'habillement, et de mécaniciens. Naturellement le plus grand nombre des élèves suit un enseignement primaire normal.

Au Kef, l'ancienne caserne, magnifiquement située au sommet de la ville, accueille 250 enfants environ : tous sont scolarisés.

Le Village de Sfax, à ses débuts, ne comprend encore que 105 pupilles : il fonctionnera selon les mêmes principes que Le Kef. A Sousse, un nouveau groupement est également en préparation.

Au total, 1.420 élèves suivent un enseignement primaire normal, qui leur est dispensé la plupart du temps dans les Villages mêmes par des maîtres dépendant du Secrétariat d'Etat à l'Education Nationale. Parmi leurs aînés, 1.015, à des titres divers, se préparent à une profession. Citons à part les 120 apprentis, anciens de l'un ou l'autre Village, actuellement hébergés par le centre de Tunis, dont nous parlerons plus en détail. Au sommet de la pyramide, plus d'une trentaine de jeunes gens ont déjà été rendus à la vie normale et pourvus d'un emploi.

Le recrutement se poursuit pour une part selon les méthodes du début : orphelins, abandonnés, enfants de familles indigentes incapables de nourrir une progéniture trop nombreuse. Après enquête des Assistantes attachées au Service so-





cial, ces nouveaux sont intégrés, selon leur cas, au Village le plus indiqué pour les recevoir. Mais un autre recrutement a aussi contribué à grossir les rangs des Enfants de Bourguiba. En effet, la Direction de la Jeunesse supprime progressivement les « Maisons de l'Enfance » qui avaient été ouvertes en beaucoup de Gouvernorats (2). A l'expérience, on a constaté que ces institutions ne dispensaient pas aux enfants un niveau de connaissances suffisant pour permettre leur intégration sociale. Cependant, de nombreux pupilles avaient été pris en charge dans ces maisons; tous ceux qui en sont capables sont désormais assumés par les écoles locales, grâce au Fonds de l'Enfance qui les habille, paie leurs frais de livres et de cantine scolaire. C'est le plus grand nombre. Quelques-uns, parmi les plus déshérités, sont adoptés par les Villages après enquête sociale : jusqu'à ce jour, près de 500 d'entre eux y ont été admis.

Refaisons maintenant la tournée de janvier 1957 : le cadre incomparable de Ben-Metir n'a pas changé, ni l'accueil très bienveillant de son Directeur. Mais deux heures de conversation donnent vite la mesure de ses soucis : ils ont diminué, numériquement, puisque le nombre des enfants a été ramené à 400, pour éviter l'ambiance inévitablement « caserne » que créent les gros effectifs. La plupart des enfants actuellement présents y sont depuis deux ans, et l'effet du travail accompli se mesure à la difficulté d'y admettre des « nouveaux » directement arrivés de la rue... Quelques grands ont été remis à ce qu'ils avaient de famille, d'autres sont en apprentissage à Tunis ou à Oumm-Dhouil.

Le très grand nombre a été « normalisé » au point que les classes primaires sont désormais communes entre enfants du Village et enfants du pays : il n'y a plus qu'une seule école, où la fraternisation est complète. Seuls les grands apprentis ont un cycle d'études spécial qui leur assure quotidiennement trois heures d'enseignement général, quatre heures d'atelier et une heure de sport. Tous avaient été retardés dans leurs

(2) Cf. IBLA, n° 76, 1956, p. 411.

J. G. MAGNIN

études : ils mettent donc les bouchées doubles grâce à des méthodes de travail appropriées à leur âge, et font en deux ans l'équivalent des 2^e, 3^e et 4^e années du primaire, le programme étant réduit à la lecture, l'écriture et l'éducation civique.

Mais ce sont leurs ateliers qui donnent des préoccupations au Directeur. Un groupe fait de la menuiserie grâce aux machines d'un atelier que leur a généreusement données le Président BOURGUIBA lui-même. La formation reste encore un peu théorique, faute de petit outillage adapté : on espère les compléments utiles pour bientôt.

Un atelier de poterie produit déjà des ustensiles dont la qualité de pâte et de fabrication a retenu l'attention des visiteurs à l'Exposition de Tunis. Une collaboration avec l'Office des Arts tunisiens permet d'espérer la mise au point d'une décoration plus traditionnelle. Les produits se vendent sur place, à la petite cadence actuelle des fabrications. Mais de grands projets sont dans l'air : la formation d'une coopérative grâce à laquelle on espère arriver à une production vraiment commercialisable. Le marché intérieur tunisien, surtout s'il était protégé, offrirait aux ouvriers ainsi formés une garantie de travail appréciable. En attendant, deux des apprentis sont partis en stage de perfectionnement pour cinq mois à Aubagne, en Belgique et en Allemagne, dans le cadre de la coopération technique américaine. Verrons-nous un jour une usine à Ben-Metir ?

Seize enfants travaillent dans un atelier de vannerie, sous la direction d'un spécialiste espagnol qui est un authentique artiste : meubles de salon, corbeilles, lampadaires, ont émerveillé les visiteurs de l'Exposition. Grâce à la perfection du travail, on pense à l'exportation, en Allemagne notamment. Mais le problème de la matière première est complexe : des essais ont été faits en collaboration avec les services techniques de l'Agriculture, pour acclimater en Tunisie les osiers ou bambous qu'il faut faire venir de Chine, d'Indonésie, de Malacca, du Kenya, via la Hollande ou la France... Certaines pièces reviennent ainsi à 1.000 francs le mètre ! Des résultats partiels ont été obtenus, et les essais continuent.

Le Directeur nous fait remarquer qu'un tel artisanat per-

met à un ouvrier habile de se lancer sans grandes mises de fonds en outillage... Comme dans tous les métiers d'art, le capital est dans le tour de main et la faculté d'invention créatrice. Mais là encore intervient la nécessité de commercialiser, de faciliter l'acquisition des matières premières. Nous constatons que, depuis mai dernier, huit enfants ont déjà acquis assez d'habileté pour façonner seuls des « fiaschini » très bien finis.

Un quatrième atelier retient notre attention : grâce à un tour-repoussage dont l'acquisition doit beaucoup au Gouverneur, quelques enfants apprennent à façonner des ustensiles d'aluminium. L'apprentissage est encore difficile par manque de formes métalliques, trop coûteuses. Mais grâce à un instructeur, ancien tourneur de la SOTAL, on espère former des ouvriers pour cette Société, qui s'est engagée à embaucher les apprentis du Village : on sait en effet la longueur et le coût élevé de la formation en usine.

Il faudrait ajouter quelques mots sur l'atelier d'aéromodélisme. Ici, ce sont deux équipes de dix élèves du Primaire qui viennent suivre les cours de deux moniteurs, élèves eux-mêmes de M. CHAMBON à Tunis. C'est un excellent test de sélection pour leur orientation future.

Grands enfants, grands soucis : comme on le voit, les problèmes de Ben-Metir ont grandi avec le Village. En 1957, celui-ci luttait pour son existence. Il combat aujourd'hui pour réaliser son rôle et tenir sa place dans la nation, en même temps qu'il prépare, en bon père de famille, l'avenir social des jeunes auxquels il a rendu une enfance humaine. Mieux que quiconque, les parents et les économistes sauront apprécier le dévouement qui y préside.

Le Village d'Oued-Mellegue a suivi des voies quelque peu différentes : en effet, l'insuffisance des bâtiments interdisait de songer à des ateliers; en attendant un déménagement qui permette d'organiser la formation professionnelle, le Directeur a concentré tous ses soins sur le plan éducatif. Ce n'était pas sans regrets, mais, avec un tempérament comme le sien, ce ne fut pas sans bénéfice pour ses pupilles.

Les quelques changements de méthode que nous consta-

tons attestent un souci toujours présent de se rapprocher au maximum d'une ambiance de vie réelle, faisant le plus de place possible à la liberté et à la spontanéité. A quelques détails près, le cadre est demeuré tel que nous l'avions décrit : il est d'ailleurs indispensable pour donner à l'enfant le sentiment de sécurité nécessaire à son développement harmonieux. Sans l'abri protecteur d'une autorité vigoureuse et vigilante, son instinct de liberté s'éparpillerait en fantaisies inconsistantes, au lieu de grandir comme une tige forte et disciplinée, prometteuse de fruits. Mais il n'y a plus besoin, après deux ans de vie communautaire, de briser par un dressage l'instabilité développée par les années de vagabondage. A Oued-Mellegue, les enfants ne vont plus en rangs, et ne marchent au pas qu'en de rares occasions; la chose reste alors un jeu auquel on se prête volontiers. Ils vont en classe ou en reviennent, comme ils le feraient dans un quartier urbain, choisissant à leur gré leurs compagnons de chemin. Le « moniteur du dedans » les attend au logis après la classe, avec la corbeille du goûter — et le nombre des morceaux de pain suffit à un discret contrôle. On a cherché à faire en sorte que dans tous les usages ou détails matériels, l'ambiance se rapproche d'une vie familiale normale. Mince détail, mais suggestif : la Direction tient à ce que les enfants aient leurs « habits du dimanche », et on les dresse à en prendre soin, chaussures comprises. Ce n'est pas difficile, paraît-il, tant ils aiment à se sentir transformés. « Le travailleur devient citoyen... », nous dit le Directeur avec un sourire.

Des activités libres s'offrent à eux en dehors des heures de classe ou de services. Deux troupes scouts fonctionnent, où ne figurent que des volontaires : le jour de notre visite, une patrouille participait à une réunion au Kef. Les aînés (une quarantaine), de 16 ans, font partie des Jeunesses Destouriennes. Les artistes ont le moyen de faire du modelage, du dessin, de la peinture, et nous avons vu une exposition où figuraient des réussites prometteuses.

Les murs des maisons sont agrémentés de peintures et de photos variées. Une clique offre aux musiciens une chance de se lancer. L'aéromodélisme, après quelques semaines seule-

ment, a déjà des « mordus » auxquels notre passage n'a pas fait lever la tête... Autour des maisons, on ne fait plus des légumes, mais des fleurs : le Directeur a senti le rôle d'une note de beauté, pourtant difficile à apporter dans les baraques vétustes du Village. Mais elle y est, de partout, au ras du sol, et dans les décorations murales où éclate le talent surprenant de deux caricaturistes, dont l'avenir est tout trouvé.

Dans un même souci de normalisation, les enfants vont désormais prendre leurs vacances scolaires dans leur famille — ou ce qu'ils en ont. L'affaire est délicate, comme en tout internat : le séjour au dehors n'est pas sans inconvénient, là surtout où le standing culturel ou moral des familles est bas. Mais la Direction préfère courir ces risques sachant la valeur irremplaçable des contacts familiaux, dans un cadre de vie normale, même quand son niveau reste médiocre. D'ailleurs un grand nombre d'enfants se contenteraient volontiers de quelques jours, pour rentrer au plus tôt au Village. Plusieurs sont aussi spontanément revenus, en été, pour prendre part à la Colonie de Vacances de Tabarka où les « sans-famille » passent leurs vacances complètes.

N'oublions pas aussi que le Directeur est un grand sportif, et il a trouvé des élèves... Dans les limites de la surveillance médicale, chacun choisit à son goût. Une piscine a été aménagée, et on y prend des brevets de natation. Systématiquement, le Directeur inculque le goût de l'eau froide, dans un souci d'hygiène, de virilité, on pourrait même dire de moralité.

Sans cesse reviennent sur les lèvres du Directeur et de son adjoint les préoccupations d'hygiène, de formation de la volonté, de goût de la sincérité, développement de la spontanéité. Les enfants sont invités à dire publiquement ce qu'ils pensent, dans les réunions de groupes ou même les rassemblements généraux. On les provoque à donner leurs suggestions, et même à formuler leurs critiques. Partout, on pousse au dialogue.

Il y a là la recherche avouée d'un style d'éducation originale, très « locale » et très ouverte, capable d'éviter à la masse, nous dit le Directeur, le danger de se trouver un jour coupée des élites tunisiennes entraînées vers un type de vie occidentalisant. L'idée méritait d'être soulignée.

Passons sur les recherches patientes, avec le secours de diététiciens, pour améliorer l'alimentation, la diversifier, éviter les excitants.

Nous n'insisterons pas sur la scolarisation qui est maintenant complète, à Oued-Mellegue comme ailleurs : huit classes accueillent 250 élèves. Une quarantaine de grands, en deux groupes, suivent une formation professionnelle agricole sous la direction d'un instructeur diplômé de Moghrane, dont nous constatons avec plaisir le goût avoué pour le travail de la terre. Deux hectares et demi de jardin irrigué (pépinière et légumes) servent de théâtre aux 20 heures de travaux pratiques. 15 heures d'enseignement classique, moitié arabe et moitié français, complètent le programme, qui suit donc rigoureusement les normes de l'Education nationale. Bien entendu, toutes les occasions sont saisies d'adjoindre quelques enfants comme apprentis à tous les travaux du Village : cordonnerie, maçonnerie, petit élevage, etc...

Que deviennent ces enfants ? Une cinquantaine sont en apprentissage dans des usines ou ateliers à Tunis : nous les retrouverons au Centre de Tunis. Dix sont partis en France dans des centres de formation professionnelle accélérée par les soins du Secrétariat d'Etat aux Affaires Sociales. D'autres font de l'agriculture à Oumm-Dhouil, une douzaine ont pu entrer à Smindja. La grande masse est là depuis la fondation : patiemment, l'œuvre éducative se continue, transformant ces petits, au prix d'une abnégation quotidienne des éducateurs.

**]

El-Oudiane est une réalisation considérable : 1.150 personnes, dont 887 enfants (ils ont parfois atteint le millier), peuplent les anciens bâtiments d'une mine de lignite abandonnée. Solitaire sur un plateau qui domine les calmes campagnes du Cap Bon, cette importante agglomération eût constitué l'installation idéale pour un village d'enfants si le précédent locataire ne leur avait légué les locaux dans un piteux état. Un an de travail acharné, avec les moyens du bord, a réussi à renflouer les installations : quelques heures de visite suffisent à peine pour se faire une idée de la somme de débrouil-

lardise, d'ingéniosité et d'optimisme que représente ce résultat : depuis l'électricité, les tuyauteries, les toitures, les fourneaux de cuisine, jusqu'à une carcasse de camion abandonné, tout a été refait ou fait. Le labeur des enfants, des anciens ouvriers de la mine repris par l'administration du Village, celui des éducateurs, Directeur en tête, ont rendu vie aux ruines.

Le village se subdivise en trois « cités » bien réparties entre les vastes espaces où les terrains de sport et de jeux tiennent à l'aise. Sous la direction d'un éducateur responsable, chaque cité constitue une unité de vie autonome de 300 enfants environ ; l'école, les ateliers et les « services » sont communs. A l'expérience, cette formule a révélé de grands avantages : elle permet une adaptation des rythmes du travail et des programmes selon les trois groupes d'âge : de 6 à 10 ans, de 11 à 14 et de 15 à 17 ans. Cela fournit aussi un motif constant d'émulation pour l'entretien, la propreté, les activités sportives ou théâtrales. Chaque cité a sa cuisine et son réfectoire : l'ordre des repas, la qualité et la répartition de la nourriture y trouvent leur avantage. Des réunions de cadres, hebdomadaires pour les responsables et mensuelles pour l'ensemble des éducateurs, maintiennent l'unité de vues et harmonisent les activités sous l'autorité du Directeur.

Pour imposant qu'il soit, le groupe des cadres ne suffit à la tâche qu'au prix d'un dévouement toujours sur la brèche : le Directeur dispose de 38 éducateurs indépendamment du personnel enseignant rattaché à l'Education Nationale, soit 23 instituteurs et trois moniteurs techniques. Pour la cité des petits, il a réussi à leur adjoindre les épouses de 5 éducateurs, lesquelles fonctionnent comme « monitrices de l'intérieur ». Ces présences féminines ont aussitôt su créer l'ambiance affective indispensable aux bambins de leur secteur. On voit que néanmoins, le chiffre moyen d'enfants par éducateur reste très élevé.

Une « administration » enfantine double celle des adultes, dont elle réussit à alléger utilement la charge. Cette association des enfants aux responsabilités a été organisée avec un sérieux qui doit être souligné : les élections au « conseil municipal » (elles ont eu lieu déjà deux fois) sont une affaire

dont on s'entretient dans les trois cités, pendant des jours entiers : les candidatures sont préalablement sollicitées par voie de presse au moyen d'un article dans le journal du village. Le bureau de vote est exactement organisé à l'image de la réalité : l'électeur y passe dans un authentique isoloir, il barre, sur la liste des noms retenus par la direction, ceux des candidats qu'il récuse. Les bulletins sont significatifs du travail de réflexion qui s'est passé dans ces têtes enfantines.

A leur tour, les 18 élus choisissent leur bureau. Il est notable que le président qu'ils ont désigné soit un enfant de onze ans seulement, premier de sa classe, et dont nous avons, *de visu*, constaté le sérieux... Les « conseillers municipaux » se réunissent quand ils veulent sur convocation que leur adresse leur président, munie de sa signature et de celle du secrétaire; ils invitent de temps en temps leurs chefs à participer aux séances, quand ils pensent ne pas pouvoir se débrouiller tout seuls; un cahier impeccable conserve le souvenir des délibérations et des décisions prises.

Le Conseil municipal dispose d'une police sélectionnée non moins sérieusement par concours; 160 candidats avaient répondu à l'article paru dans le journal. Les épreuves furent passées dans la salle d'école, sur une feuille dont l'en-tête cacheté par le candidat lui-même garantissait le secret à l'heure des corrections. Bien entendu, les dix élus, reconnus médicalement aptes, prennent leur service revêtus d'un uniforme qui n'a rien à envier à celui des agents de la Sûreté Nationale eux-mêmes.

Ces organes d'une vie sociale normale, à l'échelle des enfants sont une manière de jeu éducateur : ils insinuent dans leur univers mental des notions et y éduquent des réflexes qui porteront leurs fruits plus tard. La conscience des devoirs civiques prend corps et se développe déjà chez l'enfant.

La grave salle de séance du Conseil municipal reçoit aussi les juges du Tribunal. Ceux-là sont choisis par la Direction. Mais, heureuse Cour d'El-Oudiane... elle est à peu près en chômage, faute de prévenus à juger et de délits à instruire. Quelques vitres cassées, des infractions à l'ordre et aux lois du Village, des retards à l'école, occupent ses rares sessions.

Signalons enfin cinq journalistes qui, dans leur bureau de

rédaction, confectionnent un périodique bimensuel : « Sa'âdatî fi Qaryatî », « Mon bonheur dans mon Village ». Les enfants en ont eux-mêmes dessiné la couverture et choisi le symbolisme éminemment sérieux : un garçounet et une fillette regardent vers la maison de leurs rêves, pendant que, sur la carte de Tunisie, le Village d'El-Oudiane rayonne comme un soleil. Polycopié sur une vingtaine de pages, en arabe littéraire, il en est à son cinquième numéro, et occupe aisément les loisirs de ces jeunes dessinateurs, reporters et écrivains : facéties, enquêtes sur les ateliers, nouvelles de la vie du Village, poésies même, s'offrent aux lecteurs en herbe.

Un circuit assez complet dans les locaux d'habitations manifeste les mêmes soucis éducateurs que dans les autres Villages : les enfants sont logés par petites chambres de 8 ou 9 pour les petits, de 4 ou 5 pour les grands. On a voulu leur éviter l'ambiance « caserne » des dortoirs nombreux. Le surveillant est à portée, mais n'impose pas une présence qui risquerait de créer des réflexes de dissimulation. Tout se sait vite d'ailleurs, dans ce milieu enfantin où il est aisé de discerner les influences et les courants d'opinion.

Le Directeur et les responsables de quartier s'efforcent de donner à ces petites chambrées une allure aussi intime et familiale que possible : décoration, bientôt armoires individuelles, etc... Chez les plus grands, déjà, une pièce est réservée à la lecture et aux devoirs scolaires que plusieurs font le soir après les jeux ou le travail aux ateliers de bricolage.

Des jouets collectifs agrémentent quelques-unes de ces maisons : accordés aux équipes gagnantes dans le concours permanent pour la propreté et l'ordre, ils créent une émulation favorable à ceux-ci. Ainsi avons-nous vu dans les divers réfectoires ces prix offerts aux regards de tous comme un stimulant et un rappel des valeurs ainsi primées.

Même liberté qu'ailleurs dans les évolutions : au cours d'une journée dans le village, nous n'avons nulle part rencontré de rangs. Les groupes ou les individus circulent, allant ou revenant de leur maison à l'école, cartable sous le bras; ici ou là, des travailleurs occupés à quelque rangement, jardinant leurs fleurs autour des maisons, ou simplement en libre récréation après le repas.

J. G. MAGNIN

Un peu plus loin, de vastes bâtisses sont consacrées aux ateliers. Ceux-ci sont de deux types : d'abord les ateliers de travail artisanal à fins surtout éducatives, où les enfants acquièrent une habileté manuelle, se forment à un travail raffiné, école d'application et de constance, créateur aussi de confiance en soi. Ainsi avons-nous, non sans admiration, vu un groupe occupé à remettre en état de vieux postes de radio, sous la direction d'un moniteur; soudures, montages, remplacement de pièces délicates ne faisaient plus difficulté, pour la joie des gens des environs qui les achètent. D'autres, avec une patience étonnante, aidaient un orfèvre professionnel à insérer de fins motifs d'argent dans les cadres de bijoux ingénieux. Cinq d'entre eux, absolument livrés à eux-mêmes, confectionnaient des bibelots compliqués, entièrement en spirales de fil de fer soudées et ajustées : grandes cages d'oiseaux, chapeaux de lampes, objets de bureau, etc., qui ont pu être admirés à l'exposition.

Là aussi l'aéromodélisme a ses fervents. Des relieurs travaillent pour les registres du Village, mais nous constatons que leur production peut espérer une clientèle du dehors. Tous ces petits artisans viennent là après la classe seulement : en période de vacances, par contre, ils se donnent davantage à une occupation qui les retient aisément.

Plus loin sont les ateliers de formation professionnelle proprement dite, où opèrent les moniteurs officiels : menuiserie, encore en aménagement, avec ses longues files d'établis; mécanique, où les vieux tours de la SOREMIT attendent d'être bientôt remplacés par des machines modernes. Si le Directeur voit surtout dans la menuiserie une formation de départ, par contre, il espère beaucoup de l'ajustage, qui a déjà fourni au Village bien des objets utiles d'équipement; de même, sa forge et sa plomberie où les enfants secondent les ouvriers. Une petite usine transforme en crin les feuilles de palmiers nains. Sans compter leur appoint indispensable à l'équipement du Village, ces ateliers permettent à la caisse commune de financer un certain nombre d'achats indispensables : il faut avoir vu les magasins généraux du Village pour se douter de ce que peut exiger une telle collectivité, pour vivre, éduquer les enfants, et être à son tour productrice... Les budgets officiels

sont modestes, et il faut, comme dans toute famille, être ingénieux et laborieux; là encore, l'éducation met en face de la vie, et ces enfants peuvent le comprendre aisément. Si le luxe est loin, le modeste bien-être dont ils jouissent ne s'accroît que par l'effort de tous, du Directeur au plus minime travailleur. On ne se fait pas faute de le leur commenter, afin que l'estime et le goût du travail occupent, dans leurs esprits, toute la place qui leur revient.

Seuls, trois des ateliers d'apprentissage officiels sont en plein fonctionnement : menuiserie, électricité, ajustage. Trois autres attendent leurs instructeurs et une partie de leur équipement : ceux de forge-plomberie, chaudronnerie et serrurerie-métaux en feuilles. Mais leur ouverture est décidée. En effet, si 56 % des enfants sont scolarisés dans 16 classes primaires, les 350 plus grands mettent tous leurs espoirs dans ces ateliers. Le programme ne peut encore être celui des autres écoles professionnelles, mais il s'en rapproche de près. Le Directeur, ancien professeur de collège technique, espère, en deux années, faire entrer ses élèves dans une école industrielle. D'ailleurs, après la première année scolaire (le village n'existe que depuis 1957) trois enfants, munis du certificat d'études, sont déjà partis pour Smindja, et un autre est entré en sixième technique.

Un court interview auprès des instituteurs nous révèle l'intérêt que portent ces derniers, professionnellement, à l'école du Village. Les résultats, nous disent-ils, sont meilleurs que partout ailleurs. L'explication vaut d'être citée : vivant en communauté avec les éducateurs qui jouent dans chaque maison le rôle de père de famille, l'entente facile et permanente entre les deux responsables de l'enfant permet une heureuse conjugaison des efforts. Le résultat ne tarde pas à se faire sentir pour le bien de l'instruction et de l'éducation tout à la fois.

Restait à faire un tour aux services administratifs : bureaux du Directeur, du surveillant général, du moniteur chef des sports, des responsables de Cité, des Affaires sociales. Dans ce dernier, il faut du temps pour parcourir les carnets de règlement du Village et ceux sur lesquels les éducateurs doivent quotidiennement noter leurs observations sur le comportement de l'enfant, très minutieusement étudié. Les fiches sanitaires

sont très complètes... N'oublions pas le « cerveau » du Village : une bibliothèque très fréquentée et parfaitement en ordre avec ses fiches, ses revues et sa littérature scolaire, technique ou distrayante, en arabe et en français. Un crochet, pour finir, nous mène aux magasins, vastes et complexes, où règne un ordre impeccable, et enfin dans un hôpital bien astiqué, heureusement à peu près vide : deux infirmiers y soignent les bobos, et restent en rapports avec le médecin grâce à un téléphone permanent.

*
*
*

On l'aura déjà compris : pour saisir en sa vraie profondeur l'œuvre des Villages d'enfants, c'est à Tunis qu'il faut venir, au Centre des apprentis : c'est là que s'affirme le plus visiblement le souci majeur de ses dirigeants : l'intégration sociale des enfants.

Le placement direct en apprentissage est apparu comme la méthode la plus réaliste et la plus efficace : mais ce n'est pas une solution de facilité. On sait que même dans des conditions normales, l'apprentissage est actuellement un problème difficile : économiquement coûteux, socialement ardu à réaliser, il pose en outre un problème éducatif délicat. Le Centre, se refusant à être seulement une oukala pour apprentis, s'efforce d'affronter et de résoudre ces épineuses questions.

Après contact avec les syndicats, les milieux patronaux et les cadres de maîtrise, ses dirigeants ont d'abord mis sur pied des contrats d'apprentissage minutieusement étudiés, selon l'actuelle législation qu'ils considèrent comme excellente. Nous avons déjà dit l'influence éducative que leurs clauses exercent sur la mentalité des jeunes auxquels ont les commente avec précision. Ils sont donc avertis, et apprennent à assumer leurs responsabilités en face de leur propre avenir, de la Société et des entreprises avec lesquelles ils ont passé contrat. Tout le problème est là : former, dans le réel, un homme conscient de sa propre personnalité, capable de s'engager en connaissance de cause.

Les Villages ne pouvaient abandonner à eux-mêmes leurs aînés, au seuil de cette phase critique. Dès qu'ils eurent réussi à vaincre la répugnance des premiers patrons, hésitants en





face de jeunes gens à peine sortis depuis un an de leur condition d'abandonnés, les dirigeants installèrent leurs apprentis dans un Centre équipé pour les aider dans cette nouvelle adaptation à la vie réelle. Nourris et logés au Centre, les jeunes gens y reçoivent aussi une instruction sous forme de cours du soir : arabe, français, calcul surtout. Matin et soir, ils vont à leur travail, seuls bien entendu, comme s'ils étaient dans leur famille.

Deux contrôleurs et les assistantes du Service social voient régulièrement patrons et apprentis, s'assurent de la qualité du travail, des difficultés rencontrées, de l'assiduité et de l'exactitude. Le système s'est vite révélé efficace, si bien que les patrons sont venus spontanément en demander d'autres au Directeur du Centre : la confiance est devenue réciproque.

Le Directeur et ses collaborateurs n'épargnent rien, il est vrai, pour cela. Tout leur effort est orienté vers le moment difficile et capital du départ : départ du Centre dans et pour la vie normale. Il y a une difficulté à vaincre : le goût de la vie communautaire, très vif dans les milieux populaires en général, dans les milieux tunisiens pauvres en particulier. Ce penchant a été comblé pendant le séjour en Village, et les apprentis du Centre ont tendance à continuer dans ce sens. Que deviendront-ils une fois lâchés, seuls dans la vie ? Il faut donc éviter tout paternalisme qui dispenserait l'individu des responsabilités à assumer, des décisions à prendre. Facilement, les jeunes s'attachent à l'ambiance affective de camaraderie qu'ils trouvent au Centre, comme à la personne des adultes qui les protègent. Cette affectivité est nécessaire, mais il ne faut pas la favoriser trop.

Dans cette pensée, on les pousse aux gestes minimes mais significatifs qui préparent à l'autonomie : laver soi-même une partie de son trousseau, qu'on doit d'ailleurs ranger et surveiller dans une armoire personnelle. C'est un surcroît de souci pour le Centre, mais le geste a sa valeur. Acheter sur son pécule des habits pour le dimanche : la friperie du Souk el-Grana ne fera pas le bel effet des uniformes procurés par l'Administration, mais s'habiller soi-même est un geste d'homme.

De même la discipline est exigeante pour tout ce qui implique le sens de la dignité personnelle, le respect de soi et des

autres. Propreté des locaux, des effets, boutonner ses vêtements, éviter le débraillé, être exact au réfectoire, aux cours, etc... Mais pour que cette discipline éduque, elle est ouvertement personnelle et non collective : un enfant est puni non à la dimension du délit, mais selon la mesure propre à son niveau. Evidemment, il a fallu pour cela mesurer les exigences, selon une progressivité concentrant successivement l'attention sur des objectifs précis : tenue des locaux, correction vestimentaire, propreté corporelle.

Volontairement, cette influence se fait discrète — comme l'autorité parentale auprès des fils qui ont grandi. Il n'y a pas d'éducateur patenté, au Centre. Les interventions du Directeur, fréquentes au début, se font de plus en plus rares. On laisse la vie de travail et l'existence communautaire du Centre faire elles-mêmes leur œuvre éducative, quitte à aider très discrètement la réflexion des jeunes à tirer elle-même les conséquences de leurs enseignements.

Bien entendu, les jeunes assurent tous les services du Centre, aujourd'hui installé dans des baraquements en assez piètre état. Ils peignent et décorent eux-mêmes leurs chambres, et on les laisse faire quelques erreurs, afin de provoquer l'auto-critique. Reconnaissons que partout on sent le lavage à grande eau, et si le mobilier est des plus simples, de modestes détails mettent la note gaie et vivante remarquée partout dans les Villages.

Grâce à ce système, le Centre tourne avec un personnel minime : un Directeur, qui assume en même temps d'autres occupations au profit des Villages, un économe et son aide, deux cuisiniers et une lingère. Tout cela pour 120 jeunes gens. Le dimanche, les jeunes remplacent ce personnel, chaque poste étant tenu par deux garçons : ils reçoivent les visiteurs, répondent au téléphone, achètent les provisions du jour, signent même les factures, le cas échéant, comme l'économe le fait en semaine.

Dans toute la mesure du possible, ils réapprennent la vie normale : une quinzaine sont externes, la plupart malgré eux. Aller coucher à En-Najah, ou dans un gourbi à El-Omrane, chez une tante ou une grand'mère, ne les attire guère. Mais la tutelle du Centre serait le parti de la facilité. Il faut penser

au jour prochain où la vie familiale, voire la chambre d'hôtel seront leur condition normale. Selon l'expression du Directeur, c'est un véritable sevrage à réussir. Aussi exige-t-on sévèrement qu'ils repassent aux mains de leur famille dès que c'est possible, sauf danger moral sérieux, évidemment.

Mais on constate que souvent ils transportent dans ces familles des habitudes, des perfectionnements expérimentés dans l'existence des Villages : ils introduisent l'usage de la vaisselle individuelle, d'un mobilier simple, montent l'électricité eux-mêmes, etc...

Après un an, 33 jeunes ont définitivement quitté l'organisation des Villages. On les a aidés et encouragés à s'installer en chambres par groupes de deux ou trois, formule intermédiaire qui pare aux dangers de la solitude.

D'ailleurs, un « service de suite » continue de les observer dans ces débuts de la vie autonome, et conserve leurs fiches à jour ; à leur insu, on s'informe de leurs comportements, pour les aider le cas échéant. Tous restent d'ailleurs en contact amical avec le Centre, où ils viennent avec plaisir revoir leurs amis et leurs anciens éducateurs. Comme nous le faisaient remarquer ceux-ci, ces hommes, honorablement reclassés, pourvus d'un métier et d'une situation, sont l'honneur et la récompense des Villages d'Enfants. Ajoutons qu'ils ne le sont pas moins pour toute la longue filière de dévouements et de bonnes volontés qui les ont amenés à pied d'œuvre, rendus capables de devenir eux-mêmes des hommes dignes et des citoyens utiles. Rien ne saurait mieux démontrer l'utilité et l'efficacité de l'instrument ainsi conçu, de l'entrée au Village jusqu'à la sortie du Centre.

Nous concluons sur cette simple remarque : après avoir admiré qu'un tel résultat soit obtenu avec des moyens souvent fort insuffisants, il faut chercher le secret de leur fécondité dans le labeur obstiné et l'ingénieux dévouement qui ont été seuls capables de « faire le poids ». Nous sommes de ceux qui croient à la force d'un idéal servi avec optimisme, et ce ne sont pas les Villages d'enfants ni le Centre des apprentis qui nous feront perdre cette conviction. Ils constituent un de ces faits humains qui honorent la Tunisie nouvelle et font bien augurer de son avenir.